

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Boulets rouges et peau de chagrin

Il existe, entre les mots et les phrases, une couche intermédiaire de formules toutes faites qui flottent à la surface du sens, mais permettent au rédacteur pressé de donner une apparence de vie, de couleur et de relief à un texte terne et plat.

C'est ainsi que, chaque jour, on est au point mort, on tire à boulets rouges, on pique la mouche, on brûle ses vaisseaux, on balaie les objections, on prend sous son aile, on rompt une lance, on roule à tombeau ouvert, on mange à tous les râteliers, on joue sur tous les tableaux, on tombe des nues, on accueille à bras ouverts, on avale la pilule, ou on la dore, on blanchit sous le harnais, on ploie sous le joug, on rue dans les bran-cards, on tourne une page, on fait la course en tête, on descend aux enfers, on monte en puissance, on prend le virage du numérique, on tire la sonnette d'alarme, on sue sang et eau, on crache au bassinet, on pédale dans la semoule, on brûle la chandelle par les deux bouts, on arrive comme grêle après vendange, on revient d'entre les morts, on s'en donne à cœur joie, on passe au mauvais endroit au mauvais moment, on monte au créneau, on jette le bébé avec l'eau du bain, on retourne au Moyen Age, on affronte le XXI^e siècle, mieux, on s'affronte au XXI^e siècle, on souffle le chaud et le froid, on hausse le ton, on prend la tangente, on tire ses dernières cartouches, on prend le mors aux dents, on brise un tabou, on serre ou resserre les rangs, on lève ou soulève (mais à tort) un lièvre, etc. Personne n'y échappe.

On suscite un tollé, la polémique enfle, la croissance n'est pas au rendez-vous, les boucliers se lèvent, on durcit le ton

et la toile s'enflamme. On joue dans la cour des grands, on atteint les limites du système, on fait le lit du populisme, le crédit de la Suisse se réduit comme une peau de chagrin, on est la risée du monde entier. On visite le chantier du siècle; on organise l'entrevue de la dernière chance.

Une politicienne énergique est une dame de fer. A partir d'une certaine notoriété, toute Christine se mue en reine Christine. Une infirmière qui élimine ses patients est l'ange de la mort. Un discours qui déplaît à la gauche fait froid dans le dos, un autre fait frémir, un troisième glace le sang. A droite, on acclame une divine surprise, on vitupère une loi scélérate, on dénonce les agioteurs de la fortune anonyme et vagabonde, le parlement croupion qui concocte des ordonnances liberticides et la presse aux ordres qui nous enfume avec les factums de ses plumitifs et journalopes.

Dans le domaine du sport, c'est l'approximation surréaliste: la bonne humeur était au rendez-vous, car Djokovic, bourreau de Kyrgios, tutoyait la barre des 235 km à l'heure.

Avec le Watergate (1974) est apparu le suffixe gate qu'on accole à tout scandale public: l'Irangent, le Poutingate (on se calme: il s'agit d'un certain Pierre Poutine et c'est une affaire canadienne), le Dieselgate, le Trumpgate, ausculté durant deux années fébriles par le procureur Robert Mueller, avec le soutien enthousiaste de la presse planétaire, aujourd'hui pétard mouillé, et, tout récemment chez nous, le Paulsengate.

Pierre le Vaudois

Il a été enseignant, directeur et fondateur de l'ECAL (Ecole cantonale d'art de Lausanne), artiste, président de l'Office des vins vaudois, iconoclaste, agitateur et on en passe. Mais le plus intéressant, lors de son décès, ce sont les hommages qui lui ont été rendus¹. Celui dont le réseau social s'étendait au monde entier était malgré tout resté vaudois.

La figure emblématique de l'horlogerie suisse qu'est Jean-Claude Biver, grand voyageur, promoteur des montres helvétiques et du gruyère à travers le monde, déclare que le défunt avait les pieds dans la terre et qu'il était même dans la terre jusqu'aux genoux. En plus de son amour pour le vin, il connaissait le patois, adorait le papet et la saucisse aux choux. Il termine son éloge: «En fait, il était vaudois et il était du monde.»

Le Conseiller d'Etat Pascal Broulis parle, lui, de la fierté de Pierre Keller d'être vaudois: «Il aimait son canton, il le considérait comme un pays, un micro-Etat, avec ce que cela implique, une concurrence avec Genève et en même temps la nécessité d'être fort à l'étranger. Il voulait que l'ECAL ou les vins vaudois régatent avec les plus grands... Il était agricole, urbain et moderne. Comme le Canton de Vaud. Il n'avait pas honte de ses origines. C'est peut-être aussi pour cela qu'il osait les critiquer.»

Quel plaisir que d'entendre que le Pays de Vaud est un Etat, même s'il est petit. Merci à Pierre Keller d'avoir permis à certains de rappeler l'évidence.

JMH

¹ Voir *Le Matin Dimanche* du 14 juillet 2019, page 17

Après le suffixe, le préfixe. Sur le thème de *Magic Johnson*, une presse enamourée a lancé *Magic Doris*, pour désigner l'ancienne conseillère fédérale Doris Leuthard. Sans doute à cause des deux milliards qu'elle a magiquement fait gagner aux ménages suisses en signant le *Cassis de Dijon*, et qui ont, non moins magiquement, disparu du champ social sans laisser la trace d'un seul centime.

Il y a encore les formules qui ne peuvent ni ne veulent rien dire. Quand on vous expose docement, par exemple, que construction ne rime plus avec bénéfice, vous éprouvez une grande fatigue et le besoin urgent d'un cours complémentaire de versification.

Il y a les erreurs qui finissent par entrer dans les mœurs, comme l'habitude de dire *entre parenthèses* pour dire *entre guillemets*. On corrige simultanément l'erreur en levant les mains à la hauteur des épaules et en rayant l'espace de deux doubles coups de griffes parallèles.

Une marquise déclare à la presse qu'elle est sortie à cinq heures. Selon les préjugés du journaliste qui couvre l'événement, on pourra lire: *Je suis sortie à cinq heures, affirme-t-elle solennellement, ou répète-t-elle avec vigueur, voire martèle-t-elle en enfonçant ses ongles dans sa paume; ou alors: Je suis sortie à cinq heures, précise-t-elle d'une voix flûtée, ou rappelle-t-elle en souriant finement.* Le précieux San-Antonio, promis à disparaître des librairies et des bibliothèques publiques, voire privées, pour son sexisme exubérant, avait inventé, entre mille, la formule *c'est juste, ferme-t-il la porte.*

Passons à la comparaison, analogique ou métaphorique, censée enrichir et éclairer le message. Il en est plus d'une qui plonge le récepteur dans un abîme de perplexité. Pensons à *grossier comme pain d'orge*. *Wikipédia* nous apprend que le pain d'orge était immangeable autrefois, à tel point qu'on le servait en guise de punition aux catholiques fautifs et repentants. Aujourd'hui, pour mesurer pleinement la grossièreté du personnage incriminé, il faut donc oublier les délices du pain d'orge actuel et, dans un deuxième temps, se représenter l'antique pain d'orge de la mortification... tandis que votre interlocuteur caracole déjà quatre paragraphes plus loin.

Et quelle information supplémentaire la comparaison *comme plâtre* apporte-t-elle au fait de battre ou d'être battue?

– «Il m'a battue...»

- Mon Dieu, mais comment...?
- Eh bien, tout bien considéré, et tenant compte des divers éléments constitutifs de l'infraction, je crois pouvoir affirmer que c'est comme plâtre qu'il m'a battue...
- Comme p... plâtre, mais c'est épouvantable...!

Personne ne sait pourquoi on bat ledit plâtre, à part, désormais, les lecteurs de *La Nation*, encore une fois grâce à *Wikipedia*: pour gâcher le plâtre, il y faut «la force d'un homme». C'est ce qui explique que les hommes battus ne le sont jamais comme plâtre. Quoi qu'il en soit, cette comparaison, indirectement sexiste, ne fait qu'engorger le message.

L'expression *ça tombe comme à Gravelotte* ou *pleuvoir comme à Gravelotte* est encore plus contreperformante. Gravelotte est une commune française de 831 habitants, proche de Metz, dans la Moselle (ce qui, à vrai dire, n'est pas centralement pertinent pour la question qui nous occupe). En août 1870, cette cité et ses environs furent le lieu de terribles combats. Bon, mais alors, la comparaison, renvoie-t-elle à la densité du tir des armes à feu et des canons, au nombre de soldats tombés sur le champ de bataille ou à la pluie diluvienne qui, ce jour-là, ruisselait sur les bons Français comme sur les méchants Teutons? *Wiki* pose ici les armes. Mystère, fumée et jambe de bois...

On reviendra à l'occasion sur tous les mots détournés, expressions dévoyées et formules toutes faites inspirés des mouvements de foule qui font rage, climatiques, féministes, européistes ou véganes. Pour l'heure, concluons en évoquant la mémoire de Georges Rapp, directeur du Gymnase de la Cité et créateur infatigable de pataphoriques définitifs: *la moutarde me sort des gonds; j'ouvre cette séance de clôture; Mesdames les parents; l'orchestre va se reproduire sur scène; cessez ces enfantements!*; et tant d'autres, les meilleurs n'étant pas les plus apocryphes.

Chère langue française, résistant à nos solécismes, anglicismes, ignorances et facilités, aux pédants qui en font détester les mystères, à la langue de bois mortifère des idéologues, aux hoquets de la langue inclusive, aux raccourcis des réseaux sociaux, aux lubies des réformateurs, au mépris des néo-pédants pour le circonflexe et le point-virgule, l'accord des participes et l'imparfait du subjonctif... obstinément vivante à travers ceux qui la parlent et l'écrivent en se soumettant avec bonheur aux plus incompréhensibles de ses lois.

Olivier Delacrétaiz

L'enseignement explicite pour tous

Stevan Miljevic est un enseignant de mathématiques valaisan avec une longue expérience du métier. Son essai, paru ce printemps, *L'école à la croisée des chemins*, établit un bon panorama des diverses problématiques scolaires actuelles et propose une conception de l'enseignement qui, selon lui, fonctionne. Il y présente l'opposition principale qui traverse, depuis une cinquantaine d'années, le champ pédagogique entre, d'une part, les traditionalistes, tenants d'une école de la transmission des savoirs, et, d'autre part, les pédagogistes, défenseurs des théories dites «constructivistes» ou encore «actives» (pédagogie de la découverte, du projet, l'enfant au centre, priorité mise sur les compétences, etc.). Toute son analyse est précise et démontre une connaissance fine de ces questions. Il renvoie dos à dos ces deux approches rivales et voit dans *L'enseignement explicite* la bonne solution pour enseigner.

L'enseignement explicite est une théorie pédagogique développée dans le domaine francophone par les Québécois Gauthier et Bissonnette. Il s'agit d'une pédagogie transmissive. Le maître a des connaissances et des compétences que l'élève n'a pas. L'enseignant va les lui transmettre et l'élève va les apprendre. La première phase est le *modelage*. Le maître explique la théorie ou la règle en donnant beaucoup d'exemples (le cerveau fonctionne par analogies). Il explicite les raisonnements en jeu. La seconde étape est la *pratique dirigée*. L'enseignant vérifie que les élèves ont compris la théorie en leur proposant des exercices qu'il réalise avec eux. La troisième et dernière étape est la *pratique autonome*. L'élève effectue seul des activités entraînant la théorie qu'il vient d'apprendre. Il a le temps ainsi de bien intégrer les nouveaux savoirs. Ce n'est qu'en fin de séquence qu'il réalisera des tâches plus complexes et non pas au début comme le préconisent les méthodes constructivistes.

D'une certaine manière, c'est ainsi que le bon enseignement traditionnel transmissif opérait. Cela relève du bon sens. Le maître cherche à bien expliquer à ses élèves et à bien leur faire intégrer un nouveau savoir. L'enseignement explicite reprend ainsi l'essentiel de l'enseignement traditionnel en l'améliorant par sa prise en compte des réalités découvertes par les sciences cognitives (mémoire de travail/mémoire de long terme, risque de surcharge cognitive, importance des analogies, etc.).

Le livre de Stevan Miljevic est d'une lecture agréable. Il présente des preuves scientifiques de la validité des différentes méthodes pédagogiques. Ainsi, il est démontré que les méthodes constructivistes ne sont pas ou peu efficaces, bien que massivement enseignées dans les écoles pédagogiques. Tout au plus, elles présentent des éléments qui peuvent être intégrés à une pratique pédagogique riche et ouverte au questionnement. En revanche, les méthodes d'enseignement explicite ont une efficacité qui est démontrée scientifiquement par les méta-analyses opérées depuis quelques décennies.

L'ensemble de ce livre ne sera pas résumé dans cet article. En revanche, on encouragera vivement tout enseignant ou personne intéressée par l'école à l'acheter et à le lire. Il devrait même être obligatoirement lu et annoté durant la HEP par toute personne se destinant à cette profession.

Il est écrit par un enseignant, donc par quelqu'un qui sait ce qu'est une classe et comment on y travaille. Un des problèmes de l'école est que beaucoup de personnes qui décident de son orientation ne sont pas elles-mêmes enseignantes, ou ne le sont plus depuis trop longtemps, ou enfin, sont enseignantes, mais dans des classes privilégiées. Il est facile de construire des théories abstraites, mais qui sont inopérantes et nuisibles dans la réalité. Dans cet ordre d'idées, les directeurs et les doyens devraient garder des heures d'enseignement, notamment avec les classes les plus dures, celles à propos desquelles ils prennent certaines décisions, afin d'évaluer leur pertinence. Pour savoir si une pratique pédagogique fonctionne, il faut l'éprouver soi-même, dans sa chair même, aurait-on envie de dire. Il est à ce titre bien joli de parler d'inclusion ou de différenciation, mais encore faut-il voir comment cela se passe concrètement dans une classe afin d'évaluer si les mesures sont positives. Un point sur lequel on remarque que l'auteur est lui-même enseignant est la mise en garde qu'il opère par rapport au bruit. S'il y a des aides à l'inclusion dans la classe ou des groupes qui travaillent ensemble, cela fait monter le niveau sonore et peut gêner la concentration et le travail intellectuel (cf. p. 43). Quand on enseigne, on sait qu'il est important qu'il y ait souvent de longues phases de silence pour que chaque élève puisse se concentrer et travailler. Cette importance du silence est souvent ignorée par les pédagogues, quand bien même elle est fondamentale!

Un autre point qui est au cœur de la réflexion concernant l'école est la question de l'égalité. Mme Amarelle, chef de l'école vaudoise, l'a encore affirmé dans sa conférence sur son *Concept 360°* – projet «visant à la mise en œuvre et la coordination des mesures spécifiques en faveur des élèves des établissements ordinaires

de la scolarité obligatoire» – que les établissements doivent mettre en pratique ces trois prochaines années. Il est avéré qu'il y a des inégalités de compétences et de connaissances entre les enfants à leur entrée à l'école à 4 ans et que celles-ci augmentent durant la scolarité jusqu'à leurs 15 ans. La gauche aimerait supprimer ces inégalités ou du moins les limiter. Le vœu est louable, s'il s'agit de hausser le niveau

des plus faibles. En revanche, on entend rarement que le seul moyen de limiter la reproduction sociale des inégalités est le *travail* dans de *bonnes conditions*, travail qui permet à l'élève de réaliser les apprentissages à satisfaction. Plutôt que de mettre l'accent sur une «école républicaine et méritocratique», ainsi que nos amis français ont coutume de le dire, on cherche à baisser le niveau ou plus précisément à le niveler vers le centre, à être moins exigeant, à cacher les manques d'apprentissage par des évaluations et des promotions laxistes, à transformer les classes en des ruches bruyantes où beaucoup d'élèves n'arrivent plus à travailler, où les apprentissages ne se font plus que partiellement – ce qui est peut-être le problème principal de l'école actuellement. Stevan Miljevic dit à ce propos que «donner le maximum à chacun sert les intérêts de tous». Il ajoute: «Peu importe que l'écart entre les plus doués et les

plus faibles se creuse, l'essentiel est d'élever chacun au plus haut» (cf. p. 112). Cette complexe et délicate question de l'égalité mériterait d'être analysée plus avant.

Une application idéologique de l'idée d'égalité, faisant fi des réalités de terrain, ne pourra qu'échouer. L'école en sortira encore plus dégradée et les inégalités pourraient paradoxalement augmenter. Si l'école publique n'arrive plus à enseigner, les parents qui en ont les moyens mettront leurs enfants dans des écoles privées.

L'auteur ne parle pas en particulier de l'inclusion, alors que cette nouvelle notion est devenue omniprésente depuis quelques années. On peut se demander si on rend service aux enfants des classes «défavorisées» en laissant l'indiscipline et des climats peu propices au travail se développer dans des classes, parce qu'on veut absolument y inclure des élèves qui n'ont soit pas le niveau, soit qui ont des comportements perturbateurs qui dégradent immanquablement la subtile et délicate atmosphère de travail d'une classe où chaque cerveau se concentre.

La question de l'égalité et celle de l'inclusion seront les questions les plus difficiles à traiter intellectuellement et politiquement ces prochaines années.

David Rouzeau

Stevan Miljevic, *L'école à la croisée des chemins*, L'Age d'Homme, 2019.

Occident express 36

Lorsqu'on arpente l'île de Hvar, qui fut yougoslave et qui est aujourd'hui croate, on peut observer d'immenses coteaux couverts de murets de pierre sèche. Construits en pente raide vers une mer de saphir, ils couvrent des milliers d'hectares, petit caillou par petit caillou, en un réseau étourdissant par sa taille autant que par l'énormité du travail qu'il représente. Constitués sur plusieurs millénaires, protégés par l'UNESCO pour être le plus ancien parcellaire agricole en activité, ils permettaient autrefois de cultiver l'olive, la vigne et la lavande, et de rendre visible les divisions et les héritages. C'est Jean de Florette en cinq fois plus pauvre, dans un paysage cinq fois plus beau – on est au sud, ne craignons pas l'exagération. Je me représente la vie de ces forçats, ramassant leurs cailloux sous un soleil de plomb, obsédés par leur unique survie et puis prestement retournant à la terre pour y être oubliés par les dizaines de générations qui leur succéderaient, les unes après les autres comme autant de petits cailloux. Aujourd'hui, ce qui frappe plus que tout, c'est la presque suffocante beauté de ces paysages, la variété et l'intensité de leurs couleurs et puis la mer étale tout autour. Est-ce que cette beauté est culturelle? Les morts qui gisent ici en étaient-ils conscients? S'arrêtaient-ils parfois de transpirer pour admirer l'île de Vis qui menace au loin, perdue dans ses brumes adriatiques? En tous les

cas, ils ont cessé d'édifier leurs murets de pierre sèche. Ceux-ci sont des éléments de décors désormais, comme ces fléaux et ces fourches en bois d'un autre temps qui ornent les salons cossus des fermes rénovées. Car tout le monde s'entasse sur la côte qui, des millénaires durant, ne servait qu'à faire aborder pirates, commerçants ou envahisseurs. Aujourd'hui, ce sont les touristes. Ceux-ci, en moins d'une génération, ont rendu cette admirable et minutieuse édification inutile. Lentement, sous le vent et le soleil, les murets s'effondrent et retournent à la terre. La route qui serpente au milieu d'eux est étroite et l'on doit prendre garde de n'y pas s'encastrier dans une voiture arrêtée, dont les occupants photographient à la sauvette la mer, le soleil et les murets déserts. Je contemple cette immensité avec un regret coupable – comment regretter un passé si rude, si ingrat, si le présent offre au centuple ce dont ces bagnards d'autrefois ne pouvaient que rêver? Il est sept heures du soir et dans les dernières lueurs de ce soleil de mars, le voisin du bout de la rue nous invite à boire un verre de vin. Du vin de sa petite vigne, celle qu'il a héritée de son père, et du père de son père avant lui, qu'il cédera bientôt à ses deux filles et qui se trouve juste là-haut, derrière la petite colline, entre quelques murets de pierre sèche.

David Laufer

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Frontière écologique

Une fièvre écologiste a pris nos concitoyens. Ma génération, née dans la dernière décennie de la Guerre froide, ne garde aucun souvenir d'une mobilisation de cette ampleur: feux roulants médiatiques, rassemblements multiples et monstres, sommets internationaux, manifestes d'intellectuels ou de scientifiques.

Il y a de quoi être saisi d'un vertige. Les médias relaient des prédictions de fin du monde. Les manifestations «pour le climat» tiennent de la procession. Lors des grèves de ce printemps, certains gymnasiens, interrogés par *24 heures*, affirmaient être prêts à échouer leurs examens, voire leurs carrières, pour leur engagement. On leur souhaite d'avoir quand même décroché leur baccalauréat en juin, mais leur ton révélait leur aspiration au sacrifice, voire au martyre. Le débat sur les voyages en avion recourt à la culpabilisation. Le langage n'en sort pas indemne. Beaucoup ouvrent la description de leurs vacances d'été par la phrase: «Oui, je sais que ce n'est pas génial d'un point de vue écolo, mais cette année, nous sommes allés...» aux Maldives, au Chili, ou encore au Japon.

Millénarisme, liturgie, martyre et culpabilisation, osons voir ici les traits d'une religion de substitution, d'une contre-Eglise.

Elle exige un engagement absolu, qu'elle fait reposer sur l'incertitude peu enthousiasmante du «peut-être n'est-il pas encore trop tard». La libération promise est conditionnelle et ne

dépend pas du fidèle. Le salut écologiste est subordonné à la survie de l'espèce, qui aura préalablement justifié, en puissance ou en acte, toutes les privations. Admettons que nous sommes ici bien loin de l'accueil de la Grâce et de la confiance en la Résurrection.

Nos autorités politiques doivent être attentives aux débordements de cette nouvelle idéologie autant qu'aux enjeux écologiques et climatiques eux-mêmes. Car ceux-ci sont bien réels. L'attitude sceptique permet de se rassurer et se confirmer qu'on a toujours eu raison, voire de jouer à l'anar' de droite en se rallumant une gauloise. Mais certains détails sont inquiétants: le merlot devient un cépage usuel dans le Nord vaudois, les hêtres disparaissent des lisières de nos forêts, sans compter la disparition des oiseaux de nos campagnes. L'accélération de ces processus, leur concomitance, forcent à interroger la responsabilité humaine...

En réalité, la question fondamentale se posant dans la manière d'aborder ces dangers n'est rien moins que celle de la distinction entre l'absolu et le relatif. Une fois que l'absolu a été attiré sur terre, ou risque de l'être, il ne rencontre plus aucun obstacle hétéronome. La civilisation hellénique a inventé la notion de mesure. La chrétienté l'a constatée dans la Création elle-même. La limite devant être la mesure de toute chose, l'orgueil, vertu prométhéenne, devenait à son tour un péché.

Le libéralisme moderne, au contraire, a érigé la toute-puissance individuelle en vertu suprême. La liberté infinie, au sens propre de «sans limites», est, du même coup, devenue l'idéal de nos contemporains. La liberté sans limites ne supporte par définition que mal les frontières, qu'elles soient mentales, physiques ou juridiques. La mondialisation économique – démultiplicatrice globale d'une libre entreprise mal comprise et individualiste – est le corollaire naturel d'une telle conception de la liberté.

Et nous voyons soudain, sous les fenêtres de nos bureaux, se déployer un écologisme idéologique, mondialiste au nom de l'urgence, lorsque ce n'est pas par égalitarisme. Le risque est aujourd'hui immense d'opposer à la mondialisation libérale un autre mondialisme, faisant, simplement, régner une autre idéologie.

N'est-ce pourtant pas dans la notion de limite elle-même que réside la solution aux enjeux environnementaux? Beaucoup seront d'accord avec cette assertion. Mais il s'agit d'être aussi d'accord avec ses déclinaisons institutionnelles. Au premier chef de celles-ci figure la frontière.

La frontière a la vertu inégalable de poser un cadre, presque physique lorsqu'il s'intègre aux mœurs, à l'exercice de la liberté. Elle marque le dedans et le dehors d'une communauté par rapport à une autre. En cela, elle protège autant qu'elle invite au voyage. Par sa

simple existence, la frontière force à ralentir la marche.

Elle permet à la fois les expérimentations politiques et l'accumulation d'expériences. Elle est un frein à la propagation des erreurs, les pays s'offrant les uns aux autres comme autant d'objets d'étude et de comparaison. La globalisation, de son côté, réplique exponentiellement les fourvoiements.

Et ces erreurs, nous pouvons les nommer. Leurs conséquences ne sont pas qu'écologiques. Elles finissent par travestir les structures mentales et identitaires elles-mêmes. Osons dire que c'est ce libéralisme sans frontières qui a fait de notre ciel des files indiennes d'avions de ligne, qui a rendu cool le fait de passer un week-end par mois à Barcelone, Londres ou Budapest, pour y boire les mêmes alcools, dans les mêmes boîtes de nuit, en écoutant la même musique, avant d'aller dormir dans les mêmes appartements RBn'B, pour, le lendemain, aller faire du shopping dans les mêmes boutiques, achalandées des mêmes produits, transportés de Chine ou d'Amérique par des super-conteneurs se suivant, eux aussi à la file indienne, sur des océans vidés par les amateurs de sushis!

S'il est un lieu où l'on peut faire entendre une voix dénonçant cette surenchère sans pour autant vouloir remplacer un monde sans limites par un autre, c'est bien dans ces colonnes. La Ligue vaudoise y reviendra.

Félicien Monnier

Le Palais de Rumine et son avenir

Il y a un mois, M. Jean-François Calvin donnait ses impressions sur le Palais de Rumine et la politique culturelle dans l'ensemble du Canton (*La Nation* du 5 juillet). Revenons sur le bâtiment lui-même, puis spécialement sur le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire.

Même si Ramuz a refusé d'y donner un cours sur le roman parce que l'édifice était laid et prétentieux, et que certains esprits chagrins continuent à dénigrer un palais boursoufflé et plein de vide, il faut s'y faire: depuis 1906, le Palais de Rumine domine la place de la Riponne, place vaste et libre de tout «mobilier urbain», encadrée dudit palais, de l'Espace Arlaud, de la chapelle méthodiste et du bâtiment des travaux publics. Aux angles veillent le Château cantonal et la statue de Louis Ruchonnet, contemporaine du Palais de Rumine.

Les Turcs viennent avec plaisir y visiter l'Aula où leur pays a signé un virage de son histoire, les écoliers admirent les animaux spectaculaires du Musée de zoologie, conservés dans leur décor d'origine, les étudiants cherchent une place pour y travailler, la Documentation vaudoise, fruit de l'Encyclopédie, offre sa riche collection dans la grande salle de la Bibliothèque. Les amateurs d'art y venaient ausculter les courants neufs de l'art; ils iront bientôt arpenter l'immense carton à chaussures posé à côté des rails de la gare.

Le Palais de Rumine mérite un crédit important, pour qu'il soit mieux isolé du froid et qu'il retrouve ses circulations

intérieures. L'extérieur pourrait sans tarder profiter d'un nettoyage semblable à celui qu'a subi le grand portail de la Cathédrale: le placage gris sale des statues de Raphaël Lugeon, à l'ouest de l'église en molasse, nettoyé simplement à l'eau, a retrouvé sa blancheur et son faste néo-gothique en 2016; de plus, la pasteur Jocelyne Muller l'a présenté de façon éclairante dans ses publications: *Les Scènes bibliques du Grand Portail de la Cathédrale de Lausanne*, *Le Grand Portail de Raphaël Lugeon* et *Les Statues du Grand Portail* (fascicules trilingues, disponibles à l'accueil de la Cathédrale): une vraie réhabilitation de cet ensemble sculpté.

Nous nous focaliserons maintenant sur un des musées cantonaux que le Palais abrite: le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire. On ne peut reprocher aux archéologues qui l'ont dirigé ni à celui qui le dirige actuellement d'avoir donné à voir en priorité les collections tirées des fouilles vaudoises: celles-ci ont fourni des trésors qui méritent d'être montrés. Et l'on se réjouit que le projet de grand musée moderne se concrétise enfin à Avenches. Mais il est curieux qu'on ait utilisé, dans un provisoire qui dure toujours, les gradins des anciens auditoriums XVI et XVII comme salles d'exposition. Salles sombres et dangereuses... Cette présentation dans des escaliers doit être corrigée. On y gagnera de l'espace.

Si, bien entendu, les quelque 2000 m² libérés par le Musée des Beaux-Arts sont convoités par tous les utilisateurs

des locaux, il nous semble que c'est l'occasion de remodeler le MCAH pour créer (enfin!) un vrai musée consacré à l'histoire vaudoise, qui comprendrait des sections archéologiques, bien sûr, mais aussi une partie beaucoup plus développée qu'actuellement sur l'histoire vaudoise du Moyen Age à nos jours. On nous a dit une fois: «Pour le Moyen Age, les objets manquent.» Qu'importe! Il existe assez de châteaux et d'églises à montrer par des photographies et des petits films; les frontières du Pays de Vaud, fixées depuis le XIV^e siècle à l'ouest, plus mouvantes à l'est, se verraient sur des cartes actives; les principaux courants historiques et, osons le dire, les grands hommes qui ont marqué chaque siècle seraient mis en évidence. Plus que jamais, notre période a besoin de repères. Les nombreux visiteurs et les curieux qui entreront dans un Rumine rénové pourront, c'est notre vœu, saisir les grandes époques et les brusques virages de notre histoire cantonale.

De façon rapide, on pourrait envisager douze sections, dont voici une liste sommaire:

1. Préhistoire.

2. Epoque romaine: César et les Helvètes, la romanisation progressive, le cadre administratif (les provinces), les routes (milliaires), la monnaie, la vie quotidienne.

3. Les Burgondes et les Francs, le Royaume de Bourgogne transjurane.

4. L'Eglise au Moyen Age (Marius d'Avenches / de Lausanne, construction de la Cathédrale et des autres églises romanes et gothiques, le diocèse de Lausanne, les chanoines, les monastères en terre vaudoise).

5. L'influence des Savoie (de Thomas et Pierre jusqu'à la conquête bernoise) et la fondation des petites villes.

6. La vie au Moyen Age (paysans, commerçants, vie militaire, châteaux, coutumier de Moudon, etc.).

7. Des Guerres de Bourgogne à la conquête bernoise.

8. Le régime bernois (Réforme, Académie, agriculture, commerce, bailliages, tribunaux, vie quotidienne, châteaux de plaisance, etc.).

9. De la Révolution vaudoise au Traité de Vienne (acteurs principaux, création du Canton, premières lois, routes, etc.).

10. Le XIX^e siècle (Académie, vie politique, économique, sociale, chemins de fer, hôtellerie, Vaud dans la Confédération, etc.).

11. D'une guerre à l'autre (1914-1945), les acquis sociaux, la crise, l'industrialisation.

12. La mutation de ces soixante dernières années (démographie, autoroutes, urbanisation, société multiculturelle, développement des arts, du sport, des loisirs, etc.).

Yves Gerhard

Rapport sur l'avenir des forces terrestres : vers une réponse à la guerre hybride

Le Département fédéral de la défense a publié ce printemps un rapport sur l'avenir des forces terrestres de l'Armée suisse¹. Bien qu'il soit impossible de déchiffrer à l'avance les développements internationaux de manière certaine, ce rapport de 150 pages tente de dégager des tendances, notamment en matière d'évolution vers la guerre hybride (voir *La Nation* du 5 juillet dernier). Il présente la manière dont le milieu d'engagement devrait évoluer au niveau international et en Suisse pour les prochaines décennies et propose plusieurs options d'adaptation des forces armées et de leurs doctrines, en particulier des forces terrestres, le renouvellement des forces aériennes étant en passe de se concrétiser avec le projet Air 2030.

De façon liminaire, le rapport constate que les conflits se développent aujourd'hui dans toutes les sphères d'opérations. Si depuis des millénaires la terre et la mer et, depuis un siècle, l'air ont été les domaines privilégiés des armées nationales et conventionnelles, de nouveaux espaces sont aujourd'hui accessibles, grâce aux développements technologiques de l'ère de l'information, à tout un spectre d'autres acteurs, étatiques ou non. L'espace exoatmosphérique, l'espace de l'information, l'espace électromagnétique et le cyber-espace sont devenus au moins aussi importants que les trois premiers. Parce que les normes internationales de prévention des conflits empêchent l'éclatement d'une guerre ouverte et industrielle (par exemple : sanctions économiques, menaces d'intervention, ou encore alliances militaires internationales), le recours à ces nouvelles sphères d'opérations permet d'agir de manière discrète, détournée et avec peu de moyens, souvent hors

du contrôle des autorités internationales. De plus, le cyber-espace et l'espace de l'information sont devenus particulièrement utiles aux pays ne pouvant pas rivaliser avec les grandes puissances sur le plan conventionnel ou encore aux organisations criminelles et terroristes. Il est par exemple beaucoup plus facile pour un Etat sous embargo d'agir dans ces sphères par le biais d'équipes réduites disposant d'un accès internet, ou grâce à des forces spéciales, que d'acheter des moyens conventionnels au marché noir. Alors que les conflits étaient jusqu'ici ouverts et conventionnels, ils sont devenus asymétriques, diffus et hybrides. De facto, il est devenu difficile de définir à partir de quel seuil nous serions en guerre et même de savoir qui serait notre adversaire.

Le rapport constate que pouvoir agir de manière défensive ou offensive dans chaque sphère d'opération requiert des capacités distinctes. Chaque sphère étant liée aux autres, il n'est pas possible pour un pays neutre comme la Suisse de concentrer ses efforts dans l'une ou l'autre. Une cyberattaque sur les systèmes d'approvisionnement en électricité se répercuterait par exemple dans toutes les autres sphères : au sol avec des problèmes de circulation routière et ferroviaire, dans l'air avec la perte des radars et de la navigation, dans la sphère électromagnétique avec la disparition des réseaux, dans la sphère de l'information avec les conséquences politiques et médiatiques d'une telle panne, etc. Contrairement au mantra que nombre de politiciens mal informés ressassent inlassablement, il serait dangereux pour la Suisse de supprimer des forces conventionnelles soi-disant obsolètes et de les remplacer par des « bataillons de cybersoldats ». En effet, la

gestion de la panne électrique évoquée plus haut nécessite l'emploi de troupes conventionnelles, ne serait-ce que pour assurer la sécurité et l'approvisionnement de manière intérimaire. De plus, cet énoncé est d'autant plus faux si la cyberattaque précède l'emploi de forces hybrides ou une opération conventionnelle de plus grande envergure. Les opérations militaires peuvent en effet être aujourd'hui lancées de manière coordonnée dans plusieurs espaces afin d'en démultiplier les effets.

C'est donc l'engagement des forces terrestres qui se révèle décisif. De nos jours, l'armée ne sert pas seulement à mener des opérations de guerre dans le cadre de conflits interétatiques ; elle résout aussi des conflits secondaires et fournit un appui à la population. Les forces terrestres occupent une place centrale dans les forces armées : composante la plus visible, elles interviennent dans les lieux de vie et de travail de la population. Les forces terrestres doivent donc accomplir leurs missions dans un environnement de conflit hybride où le seuil de la guerre n'est pas clairement défini, en terrain bâti et au sein de la population civile. De plus, l'armée doit être développée en tant que système global. Si le débat public traite essentiellement

de nouveaux systèmes d'armes isolés, seul un ensemble de capacités harmonisées permet aux forces armées d'accomplir leurs missions avec efficacité.

Au vu de ce qui précède, le rapport préconise de développer une armée plus légère et plus modulaire, permettant aux forces terrestres d'être mieux adaptées au milieu d'engagement et centrées sur une collaboration étroite avec les organes de sécurité civils. Les capacités seraient plutôt axées sur un conflit hybride. Des adversaires non conventionnels pourraient être combattus rapidement afin d'empêcher une dégradation de la situation. La mise en réseau des capteurs, de la conduite et des effecteurs doit être une priorité absolue afin de réduire le temps de décision pour rendre cette rapidité possible. Ces lignes directrices serviront de base pour l'acquisition de nouveaux matériels dans les trente prochaines années pour un montant de 5,5 à 6 milliards de francs.

Edouard Hediger

¹ <https://www.vbs.admin.ch/fr/defense/forces-terrestres.detail.document.html/vbs-internet/fr/documents/defense/forces-terrestres/Grundlagenbericht-Zukunft-Bodentruppen-f.pdf.html>

Wilhelm Uhde

Le marchand d'art et collectionneur Wilhelm Uhde (1874-1947), originaire de territoires prussiens aujourd'hui polonais, est, pour autant, bien allemand, de culture protestante. Après sa maturité, il se lance dans un cursus universitaire de droit, comme son père, alors procureur du Roi. Son premier semestre universitaire est à Lausanne, voilà qui le rapproche de nous ; pour lui, c'est déjà le goût de l'ailleurs. La licence est terminée à Berlin après un passage notamment par Heidelberg. Mais cette première vocation est un échec, le jeune homme se rebelle, file en Italie et en revient historien de l'art et romancier. Quelques années passent et il rejoint à Paris son ami d'Université Erich Klossowski, qui sera le père de Balthus, et les Vaudois connaissent bien ce peintre qui a fait la notoriété de Rossinière. Ainsi, on continue de mettre les petits plats dans les grands. Uhde à Paris vit d'achat de tableaux qu'il revend un peu plus cher, sans boutique, il est marchand en chambre. Ses premiers protégés ? Picasso, Braque (alors qu'ils ne se connaissent pas encore l'un l'autre !) et le Douanier Rousseau. La collection formidable qu'il fait de ces artistes pour trois francs six sous est confisquée en 1914 comme

« bien allemand ». Uhde perd tout. Il rebondira en faisant la gloire des « héritiers » du Douanier, les artistes Naïfs qui ont pour nom Séraphine, Vivin, Bombois, Bauchant, Boyer. Dès 1924, de retour à Paris, il s'affaire pour ces derniers qui verront leur consécration avec une grande exposition en 1937 intitulée « Les Maîtres populaires de la Réalité ». Chose notable, presque tous ces artistes à cette époque entrent au musée par la grande porte, y compris dans nos contrées helvétiques, puisque l'exposition tourne à Zurich dont le Kunsthaus achète à la fin des années 1930 Bombois, Boyer, Rousseau, Vivin. On pourrait presque dire la boucle bouclée, si ce n'est que ces artistes, comme Uhde, vont tomber bien longtemps dans l'oubli. L'an passé, Zurich a fait un accrochage de ses « Naïfs », à Lille un musée a consacré l'année d'avant une exposition à Uhde et, dès mi-septembre, ces artistes seront à nouveau à l'honneur au musée Maillol à Paris. A tous ces événements, votre serviteur a modestement contribué et c'est ainsi, pour finir sur une note dynamique, que tourne la roue de la fortune, quelle que soit la saison.

Yves Guignard

L'agriculture, ce patrimoine immatériel

En septembre 2017, les citoyens suisses ont plébiscité un nouvel article constitutionnel 104a demandant à la Confédération d'« assurer l'approvisionnement de la population en denrées alimentaires ». Le monde agricole a perçu ce vote comme l'expression d'un fort soutien à son activité. Or il n'en était rien. Les bourgeois urbains qui peuplent aujourd'hui la Suisse ont voté ce texte (qui fait double-emploi avec l'article 104, qui prévoit la même chose) uniquement pour se donner bonne conscience ; mais en réalité ils n'aiment pas beaucoup, voire pas du tout les paysans. Ces derniers sont considérés comme des perturbateurs de l'ordre naturel – car ils occupent abusivement la campagne et ont même l'outrecuidance d'y construire leurs habitations, alors que la nature est censée n'être qu'un espace de délassement – et comme des exploités et des profiteurs, car ils tentent de gagner de l'argent en exploitant économiquement non seulement la terre, mais aussi de nombreux animaux dont ils bafouent les droits. Quant à l'idée que l'agriculture puisse servir à nourrir la population, elle paraît totalement anachronique à des individus pour lesquels les potagers urbains et les centres commerciaux représentent l'horizon indépassable de l'alimentation.

Cela explique l'apparition d'initiatives populaires pour interdire aux agriculteurs d'utiliser des produits phytosanitaires. Cela explique aussi les gros titres de la presse estivale cherchant à exciter l'opinion publique contre des éleveurs forcément suspects de maltraiter leurs animaux. Le monde agricole a réagi mollement (aucun journaliste n'a

reçu de fumier sur son SUV 4x4 ou sur son E-Bike) et la cause semble entendue. Même les espaces de commentaires des tabloïds en ligne, là où se rassemble toute la fange intellectuelle de notre société, regorgent de propos haineux envers ces salauds de paysans qui touchent beaucoup trop d'argent et ne soignent pas assez leurs bêtes.

LE COIN DU RONCHON

C'est ainsi : le citoyen moderne ne veut plus de l'agriculture à grand-papa, qui produisait des aliments en quantité suffisante et à des conditions économiquement supportables. L'agriculture 2.0 de demain sera durable, avec quelques épis de blé qu'on regardera durablement pousser, puis sécher, quelques moutons qu'on regardera durablement gambader jusqu'à leur vieillesse, et quelques paysans durablement parqués dans des réserves naturelles. Pour sauver le climat, on se passera des vaches et de leurs flatulences. Pour préserver la nature, on dématérialisera l'agriculture. Pour en finir avec la surproduction, les agriculteurs n'auront plus un radis. Quant aux urbains modernes qui auront encore une petite faim après les trois tomates qu'ils auront cultivées eux-mêmes, et qui renâcleront à pousser leur logique jusqu'au bout en se laissant dépérir pour lutter contre la surpopulation de la planète, ils iront acheter en France voisine, à bas prix, du quinoa importé d'Amérique du Sud.